

Comment Daniel Mativat a écrit certains de ses livres

Monique Noël-Gaudreault

Number 131, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Noël-Gaudreault, M. (2003). Comment Daniel Mativat a écrit certains de ses livres. *Québec français*, (131), 110–111.

Comment Daniel Mativat a écrit certains de ses livres

PROPOS RECUEILLIS PAR MONIQUE NOËL-GAUDREAU

Une famille de conteurs et un grand lecteur

L'arrière-grand-père de Daniel Mativat, qu'il n'a pas connu, était un authentique conteur de village breton ! Sa grand-tante n'avait pas son pareil pour raconter des histoires et l'auteur, enfant, ne se lassait pas de l'écouter. En outre, son grand-père, ancien marin, tenait un café à Paris et le petit Daniel, assis sur l'escalier, ne perdait pas une miette des conversations !

Juste après la Deuxième guerre mondiale, les livres étaient un luxe, surtout dans une famille modeste. Cependant, les enfants en recevaient à Noël et à la fin de l'année scolaire, à la distribution des prix, quand ils avaient bien travaillé à l'école. Les livres de la Bibliothèque verte s'ajoutaient à ceux de la Bibliothèque rouge et or ; Jules Verne ou Jack London rivalisaient avec Alexandre Dumas. *Le journal de Mickey*, *Les Pieds Nickelés*, et *Bécassine*, les bandes dessinées d'avant-guerre le disputaient également à la série « Contes et Légendes de tous les pays » chez Nathan.

L'autre grand-père de Daniel Mativat était emballer d'objets d'art. Ses clients, qui portaient outre-mer, lui laissaient souvent les livres qu'ils ne pouvaient emporter, des milliers de livres de tous les genres, du sérieux au plus osé (Maupassant, Zola, Pierre Louÿs...). Quand le futur auteur rendait visite à son grand-père, celui-ci lui ouvrait la caverne d'Ali-Baba où il entreposait ses trésors et lui donnait un sac d'épicerie vide en disant : « Choisis !... ».

Au moment où les premiers livres de poche sont apparus, vers 1942, Daniel Mativat n'avait que quatre ans. À l'adolescence, il en achetait trois par semaine. Il faut dire qu'au début du secondaire, il lisait sans arrêt. Tout en marchant vers l'école, à quatre kilomètres de Grigny, village où ses parents avaient déménagé, il restait à tel point plongé dans la lecture qu'il lui arrivait de se cogner le nez dans les poteaux ! À la récréation, les autres

élèves riaient de sa passion dévorante. Mis au courant de la situation, le directeur, un homme à qui il doit énormément, lui prêle un coin de son bureau pour qu'il se livre en paix à son péché favori.

À l'heure actuelle, Daniel Mativat relit surtout les classiques, même si Barrico et Folco le passionnent. *Moby Dick* côtoie les *Lettres d'Héloïse et d'Abélard*, les biographies de Montcalm et de Vaudreuil, et des livres sur les Indes orientales, dans lesquels il se documente pour son prochain roman.

La page de droite et la page de gauche...

L'auteur écrit à partir de lectures dont il a tiré des montagnes de notes. Au début de sa carrière, il écrivait à quatre mains, avec son épouse, Marie-Andrée. Depuis, ils se sont pour ainsi dire spécialisés : lui, il raconte avec sa plume des histoires aux adolescents ; elle, aux enfants du primaire. Comme il est professeur, il écrit surtout l'été et en fin de soirée, de 22h à minuit, quand la maison est silencieuse. Il écrit aussi dans l'autobus, en se rendant au travail, 45 minutes le matin et autant le soir. Un peu fétichiste, c'est son mot, il remplit des cahiers d'écolier : il réserve la page de droite au texte, et celle de gauche aux retouches.

À partir d'un plan sommaire qu'il modifie, il rédige rapidement un premier jet, à la limite du lisible pour lui-même. Cela l'occupe entre un mois et demi et deux mois. Ensuite, au fil des relectures, la page de gauche s'orne d'annotations et d'ajouts. Élagage et corrections constituent alors le plus gros du travail et peuvent durer tout le reste de l'année. Son talon d'Achille ? La ponctuation, et surtout les virgules !

Fait intéressant, pendant la révision du roman, il en commence toujours un autre ; probablement, dit-il, par crainte de se retrouver « sans rien » et pour connaître de nouveau le plaisir des recommandations.

Transformé en chien

Le duc de Normandie est un roman humoristique qui répondait au besoin de « lâcher son fou », après l'écriture de plusieurs romans sombres et « horribles ». Il s'agissait également de continuer un peu dans la veine de *L'ogre de Barbarie*, une série de contes écrits en collaboration avec ses élèves qu'il remercie. À la lecture d'un recueil de légendes et de contes, *Le légendaire d'Europe*, Daniel Mativat est frappé par l'histoire de Robert le Diable, surnom d'un duc de Normandie. Ce personnage, pour s'être conduit comme un chien, s'était retrouvé transformé réellement en chien. Le titre devait en être *Robert le Diable*, mais comme l'éditeur lui-même se prénommait Robert, c'est *Le duc de Normandie* qui a été retenu !

Le début s'annonce classique : un couple se désole de ne pas avoir d'enfants et n'hésite pas à faire appel au diable pour en avoir un. On y trouve aussi une princesse muette ! Empruntant aux chansons de gestes traditionnelles, ce livre est une parodie pleine d'exagérations : il s'agit de s'amuser et d'amuser les jeunes lecteurs.

Lors de la croisade contre les Sarrasins, les batailles sont décrites à la manière de Rabelais et, indirectement, à la manière de la *Chanson de Roland*. Influence inconsciente, assure l'auteur.

Une chantefable contre le racisme

Le chevalier et la Sarrasine résulte d'une commande de l'éditeur Hurtubise qui voulait publier une version modernisée d'un texte médiéval, *Aucassin et Nicolette*. Cette chantefable, traduite fidèlement par de doctes universitaires de la Sorbonne, restait peu accessible aux jeunes lecteurs.

Daniel Mativat appréciait l'originalité des thèmes et de la forme de cette œuvre du XIII^e siècle : 1) pour une fois, la fille est plus intelligente que le garçon qui est un

peu benêt ; 2) le chevalier chrétien tombe amoureux d'une Sarrasine, une captive musulmane du nord de l'Afrique ; 3) l'histoire finit bien ; 4) le texte, interprété par des troubadours comédiens, est une chantefable, c'est-à-dire un conte entrecoupé de chansons, un peu à la façon d'une opérette. On pourrait en faire un spectacle musical, car la musique d'*Aucassin et Nicolette* a été conservée, même s'il s'est avéré impossible de la joindre au livre sous forme de cassette. Dans *Le chevalier et la Sarrasine*, cette version modernisée d'un vieux texte injustement oublié, le défi de Daniel Mativat était de réussir à simplifier sans trahir.

Tons dramatiques et comiques alternent. L'introduction a été rajoutée. L'auteur a essayé de ménager des transitions, car il jugeait trop abrupte la succession des épisodes. Il a aimé travailler avec plusieurs versions de l'œuvre en français médiéval. Comme certains fragments semblaient incomplets, il lui a fallu combler les manques, mais il avait déjà pratiqué ce type de réécriture avec *Siegfried* ou encore avec son propre *Tristan et Iseult*.

Un vieux rêve de jeunesse

Ni vous sans moi, ni moi sans vous est inspiré de *Tristan et Iseult*, un des livres de chevet de Daniel Mativat. Quand il est arrivé à mettre la main sur la version de Joseph Bédier (1900), à peu près introuvable, l'auteur l'a recopiée au complet ! C'est dire son intérêt...

FICHE DE LECTURE

Plus tard, à l'université, dans un cours qu'il suivait sur le Moyen Âge, il a étudié le *Tristan* de Thomas d'Angleterre. C'est à ce moment-là qu'il a appris que le livre de Bédier était peut-être beau, mais qu'il n'était pas fidèle aux originaux, qui, eux, se révélaient d'un ennui mortel ! Il faut dire que l'histoire de Tristan et Iseult a été écrite par beaucoup d'auteurs différents si bien qu'on y retrouve des morceaux primitifs, pleins de scènes violentes qui alternent avec des scènes d'amour courtois. Daniel Mativat, devenu professeur, a remarqué que, lorsqu'il proposait cette œuvre à ses élèves, ceux-ci n'aimaient pas ces contrastes trop marqués. À chaque fois, il se disait : « Un jour, je ferai une version qui... ».

Le grand intérêt de cette histoire, c'est qu'il s'agit d'un mythe universel. Le texte original serait un récit celtique du VII^e siècle qui décrit un univers magique où le héros breton rencontre des magiciennes, des dragons, etc.

L'auteur a repris les versions d'origine et leurs différentes traductions. Pour chaque épisode, il a tracé trois colonnes et gardé ce qui était commun aux versions retenues. Il a aussi ajouté ce qui lui semblait intéressant dans chaque texte. Il lui a fallu également se documenter à l'Université de Montréal sur les costumes, les mœurs de l'époque, le

vocabulaire. Le roman est d'ailleurs suivi d'un lexique. Le défi de Daniel Mativat était surtout de rendre cohérente la psychologie des personnages : pour Tristan, la fidélité à son roi importe beaucoup, et pourtant il le trahit ; Iseult souffre d'avoir commis l'adultère, mais se laisse emporter par sa passion. Pour s'aider, l'auteur a trouvé dans *L'amour et l'Occident* de Denis de Rougemont, une belle analyse de *Tristan et Iseult* : un charme maléfique s'attache au grand amour qui ne peut exister qu'en dehors du mariage et ne s'accomplir pleinement que dans la douleur et dans la mort.

Le mot de la fin

Dans la littérature de jeunesse, cohabitent deux grandes conceptions. Le roman miroir – Daniel Mativat ne peut le supporter – : où l'on suit les modes et où l'on recense ou dissèque les crises possibles de la vie qu'un jeune aura à affronter. Et puis, il y a le roman conçu comme une machine à rêver ou à dépayser. C'est le genre de livre qui, selon lui, permet aux enfants d'enrichir leur imaginaire, d'apprendre, de s'initier à une culture (contes, légendes, etc.), d'en découvrir les valeurs anciennes, mais universelles. En plus de leur fournir des modèles héroïques qui leur donneront envie de se dépasser eux-mêmes.



QUELQUES ROMANS DE DANIEL MATIVAT

L'Ankou ou l'ouvrier de la mort, Éditions Pierre Tisseyre, 1996.

Terreur sur la Windigo, Éditions Pierre Tisseyre, 1997.

Ni vous sans moi, ni moi sans vous, Éditions Pierre Tisseyre, 1999.

Siegfried ou l'or maudit des dieux, Éditions Pierre Tisseyre, 2000.

L'ogre de Barbarie, Soulières éditeur, 2002.

Le duc de Normandie, Soulières éditeur, 2002.

Le chevalier et la Sarrasine, HMH Hurtubise, 2003.

Le chevalier et la Sarrasine

PAR MARTINE BRUNET*

De quoi s'agit-il ?

Le roman de 120 pages *Le chevalier et la Sarrasine* est une adaptation du récit *Aucassin et Nicolette*, une chantefable (morceaux en prose en alternance avec des textes chantés) qui raconte les amours contrariés de deux adolescents qui finiront par se retrouver après moult péripéties. Le texte original aurait été rédigé au XIII^e siècle.

Les adolescents de 12 à 17 ans s'attacheront aux personnages de cette histoire qui leur ressemblent à plusieurs égards.

Le titre

Puisque l'auteur, Daniel Mativat, a adapté un récit déjà existant, le titre s'attarde au rôle du héros « le chevalier » et à la condition d'étrangère de l'héroïne « la sarrasine ».

Le temps et l'espace

L'action se déroule au Moyen Âge (vers le XIII^e siècle) et révèle un mode de vie très différent de celui avec lequel nous sommes familiers. L'histoire se déroule en plusieurs années et permettra aux héros de voyager. D'abord campé à Beaucaire, en Provence, dans le midi de la France, le récit nous emmènera au royaume de Turelure quelque part en Afrique, puis à Carthagène et finalement, l'action se terminera en Europe.